

Les lettres de Michel Colbert à ses religieux ^{*)}

Michel Colbert, abbé de Prémontré de 1666 à 1702 a laissé dans son Ordre un mauvais renom. Son élection n'avait pas été parfaitement régulière et dut être ratifiée à la demande de Louis XIV par le Saint-Siège. Son administration fut désastreuse. S'il restaura magnifiquement la chapelle du Collège de Prémontré à Paris, rue Hautefeuille, il laissa la maison-mère criblée de dettes. Peut-être même la couleuvre (*coluber*) qu'il portait dans les armes parlantes de sa famille exerça-t-elle la répulsion qu'engendre à l'ordinaire la gent serpentine. Un de ses religieux, Foissier, profès de Prémontré, prieur de Valséry, a contribué par son journal à ces jugements défavorables, tout en reconnaissant que les attaques de l'apostat Oudin contre les mœurs de son ancien prélat étaient pure calomnie. Taiée, dans son histoire de Prémontré se fit l'écho fidèle de Foissier. Pourtant une autre tradition met en relief que Colbert avait été un parfait religieux, un maître des novices remarquable, un prieur auquel son abbé, Augustin Lescellier, pouvait avoir toute confiance. Et Dieu sait si le rôle du prieur était important dans l'Abbaye chef d'Ordre où l'abbé général résidait assez peu. Par la force des choses il demeurait le plus souvent au Collège de Paris d'où il pouvait plus facilement présider à la vie de l'Ordre. D'autre part ceux qui approchèrent Colbert dans ses dernières années gardèrent de lui le souvenir d'un vieillard délicieux, aimable, instruit, pieux. A tel point que, malgré les difficultés suscitées par Colbert à la Réforme de Lorraine, Charles-Louis Hugo qui faisait partie de cette même Réforme écrit de grands éloges de l'abbé général sous la crosse duquel il avait vécu dix-neuf ans ¹⁾.

*) Abréviations: Culte = la première lettre; Salut = les cinq suivantes; Vœux = les sept dernières.

¹⁾ Annal. Praem., t. I, c. 54.

Dans les trois dernières années de sa vie, Michel Colbert fit imprimer treize lettres spirituelles qu'il avait envoyées à ses religieux et qui feront le sujet de cet article. Elles ne sont pas signées et sont simplement intitulées *Lettres d'un abbé à ses religieux*. C'est par le visa du censeur Pirot que nous en connaissons l'auteur. « J'ai lu, dit-il, ces cinq lettres de Monsieur l'Abbé de Prémontré, Général de tout l'Ordre qui en porte le nom ». Les lettres furent en effet imprimées en trois fois : Une lettre en mai 1699 sur le culte de Dieu. Cinq lettres en juillet de la même année sur la nécessité de bien vivre et de faire son salut. Sept lettres en juin 1702 sur l'esprit des vœux. Les six premières furent imprimées chez Frédéric Léonard, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'Ecu de Venise, un voisin du Collège de Prémontré. Le frontispice représente un écu chargé d'un V très orné. Le timbre de l'écu se pare de cristaux de Venise. Les bandeaux sont des rinceaux de fleurs. 114 et 353 pages in-16. La troisième série fut imprimée aussi rue Saint-Jacques, chez Jean-Baptiste Cusson, une maison beaucoup plus religieuse d'allure. L'enseigne était au Nom de Jésus et au bon Pasteur. Le frontispice représente le monogramme du Christ IHS dans une gloire rayonnante, adoré par deux anges qui tiennent une banderole avec l'inscription *Inde salus*. Les bandeaux montrent la Religion assise entre deux autels des parfums., puis l'Eglise agenouillée, une croix à la main, une mitre auprès d'elle, devant le très saint Sacrement, enfin... deux amours dans des rinceaux de fleurs. 470 pages in-16. L'ordre ne régnait pas dans la maison : le permis d'imprimer signé Le Voyer d'Argenson est du 17 juin 1700, l'impression de 1701 et l'approbation de M. Pirot, docteur de Sorbonne n'est datée que du 8 juin .. 1702. Ajoutons qu'on passe par inadvertance de la page 216 à la page 277 sans interruption de texte.

Peu importent ces détails. Ouvrons ces petits livres. Ils valent la peine d'être lus.

Nous nous trouverons en présence de fort beaux textes, d'un contenu très sérieux et très traditionnel, éminemment chrétien. Toute cette spiritualité repose sur une doctrine du salut. Non pas une théorie de la fin de l'homme, d'allure philosophique, comme celle qui commence les Exercices de saint Ignace : L'homme est créé pour louer, connaître, aimer et servir Dieu, mais toute scripturaire. Il s'agit de faire voir selon les principes du Christianisme ce que c'est que faire son salut et la manière, selon saint Paul

qu'il le faut opérer ²⁾). L'idéal sera de marcher d'une façon digne de Dieu. Le bien être et le salut de l'homme, c'est de se réunir au principe dont il est sorti, par une sainte conduite, puisqu'il ne trouve que là sa perfection et qu'il ne peut jamais être heureux qu'il n'y soit parvenu. Le temps dont nous disposons ne nous a été donné que pour parvenir à l'éternité bienheureuse et pour opérer notre salut. Toutes les choses ont chacune leur temps, le temps de dormir n'est pas celui de veiller et la grande science c'est de savoir le temps de chaque chose et de faire chaque chose en son temps, mais pour le salut, c'est l'affaire de tous les temps. Le temps est d'ailleurs fort court et, d'après saint Paul, il le faut racheter, car celui qu'on emploie à autre chose qu'à faire son salut est pour ainsi dire captif et dans un état de violence parce qu'il n'a pas été donné pour cette fin. Même la vie religieuse — et c'est là une des idées maîtresses de Colbert — n'a pas d'autre but que le salut. Tous les baptisés sont revêtus du Christ et doivent le suivre, mais il est si difficile de le suivre dans le monde dont les maximes sont toutes opposées à celles de Jésus-Christ ! En religion, on évite les écueils, on a tous les moyens de se sauver, les vœux et les règles mettent dans le chemin du Christ.

Dans le chemin du Christ. Nous sommes en effet devant une spiritualité particulièrement christocentrique. « Tout notre salut est fondé sur l'incarnation du Fils de Dieu » ³⁾). La grande règle, l'unique règle sera le renouvellement intérieur de l'âme, le dépouillement du vieil homme pour se revêtir du nouveau et devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ. « L'homme nouveau a donné des préceptes nouveaux. Il a opposé au vieil homme la contrariété de sa nouveauté, la pauvreté à son avarice, l'humilité à son orgueil, la pénitence et la mortification à sa sensualité et à sa mollesse » ⁴⁾). Et le vieil Abbé de déployer une magnifique panoplie de textes pauliniens : la nouveauté de vie, la domination sur le péché, le second Adam tout céleste, la vie de Jésus manifestée dans nos corps soumis à la persécution, la glorification dans la croix de Jésus, la créature nouvelle qui porte les stigmates du Christ, la vraie circoncision, l'affection aux choses d'en Haut. Il résume tout cela par un mot de saint Augustin : mettre à ses pieds ce qu'on

²⁾ Salut, p. 8.

³⁾ Vœux, p. 429.

⁴⁾ Salut, p. 39.

mettrait à sa tête et à sa tête ce qu'on mettrait à ses pieds. C'est encore avec saint Augustin qu'il oppose le développement des deux vies : Le vieil homme connaît l'enfance, l'adolescence, l'âge de l'amour, celui des affaires et des emplois, la vieillesse où l'on jouit du fruit de ses travaux, la caducité qui conduit à la mort. Mais l'homme nouveau ne connaît pas cette courbe. Il se nourrit du lait des Ecritures et de l'Eglise, il s'avance vers les choses divines par la raison qu'éclaire la foi, il acquiert la liberté spirituelle par la domination de soi-même ; il atteint la solidité de la vertu, puis il commence à jouir des trésors divins dans le royaume de la sagesse. Enfin il arrive à la perfection qui retrace en lui l'image et la ressemblance de l'Homme-Dieu⁵⁾. C'est la montée spirituelle qui ne connaît pas de déclin. Si, dès le début, on accepte de mourir avec le Christ on vivra avec lui sans fin.

Heureux celui qui abandonnant le péché aura part dans la première résurrection, la seconde mort n'aura pas de pouvoir sur eux, mais ils seront les prêtres du Très-Haut et du Christ et règneront avec lui. Tous ces membres, rachetés et lavés dans le Sang de l'Agneau seront réunis à leur chef et ne feront plus qu'un corps avec lui par la conformité de sa gloire pour être tous avec lui consommés et absorbés en Dieu par un bonheur qui ne finira jamais »⁶⁾.

Tout ce renouvellement dans le Christ est l'œuvre du Saint-Esprit, car il n'y a que l'amour qui change l'homme intérieurement. Or c'est le Saint-Esprit qui répand la charité dans nos cœurs. Ce renouvellement commença dans la sainte Vierge lorsque le Saint-Esprit descendit sur elle au jour de l'annonciation. Il continue dans les fidèles, parce que ce divin Esprit forme l'Homme-Dieu dans leurs âmes. Toutes leurs œuvres bonnes sont le fruit de la charité. C'est l'amour qui passe du cœur dans les mains. Tout alors devient facile, car l'amour est une loi intérieure, un roi qui commande et se fait obéir, une divinité qui nous fait chercher sans cesse ce qui lui est agréable. On voit si nous sommes loin d'une morale *laïque*, purement philosophique. Tout dérive de l'amour. Il nous fait préférer Dieu à tout, en nous proposant d'ailleurs un idéal qui ne sera jamais réalisé, car le commandement d'aimer Dieu n'a ni bornes ni mesure. Il nous fait nous aimer nous-mêmes, et l'âme plus que le corps, dans l'ordre et la justice. Il nous porte à un dévouement

⁵⁾ Salut, pp. 169-179.

⁶⁾ Salut, p. 206.

très bienveillant, très humain, très pur à l'égard du prochain. Il exige un usage des choses inférieures qui évite de faire servir de moyen ce qui doit être la fin et de prendre pour la fin ce qui ne doit être que moyen. Grâce à la charité on se sert des créatures matérielles sans les aimer, sans y mettre son cœur.

Ne nous étonnons pas que cette morale qui est celle de l'Ecole française du XVII^e siècle, soit extrêmement sévère. Jamais la psychologie des passions n'a atteint une telle acuité. Aussi la pénitence y joue-t-elle un grand rôle. Un long et savoureux commentaire du chapitre troisième de la Genèse nous en indique les phases : Adam est chassé de l'Eden. Il faudra se séparer du mal. Il est confus et se cache. Le pénitent devra se confirmer dans une stricte modestie. Adam a peur. On devra cultiver la crainte du péché et garder la retraite. Adam demeure muet. On aimera le silence. Adam voit un ange lui fermer les portes du Paradis. Retranchons les plaisirs. Adam est condamné au travail. Au labeur sans relâche ! Ce sont là les portes de la Justice et de la Sainteté ⁷⁾. Aussi que les confesseurs y prennent garde :

« Dans quelle frayeur ne doivent point être les ministres qui hasardent la miséricorde de Dieu dont ils sont dépositaires, à la vue de quelques larmes momentanées et de quelques gémissements surpris, qui disparaissent du moment qu'ils sont hors de leur présence ? » ⁸⁾.

Jansénisme ? Non pas. Michel Colbert ne fut pas janséniste. Il fut parfaitement soumis, ainsi que l'ensemble de son Ordre, aux jugements de Rome sur la secte et la doctrine. Il a seulement le souci de la pureté chrétienne, à un degré qui nous semble aujourd'hui excessif, parce qu'il ne tient pas assez compte des possibilités humaines. Son enseignement sur la grâce actuelle est parfaitement catholique. « La concupiscence n'est pas à la vérité péché, mais elle est la fille du péché » ⁹⁾. Il faut veiller sur soi pour ne pas manquer à la grâce, se tenir dans l'humilité et la prière. « C'est l'humilité de la prière qui attire la grâce sur nous » ¹⁰⁾. Nous devons être les coopérateurs de la grâce, car le paradis est un don,

⁷⁾ Salut, p. 67 sq.

⁸⁾ Vœux, p. 319.

⁹⁾ Vœux, p. 298.

¹⁰⁾ Vœux, p. 312.

mais c'est aussi une récompense. On voit combien nous sommes loin de la prédestination entendue à la manière janséniste.

Sur un point particulier — mais qui a pour un chanoine régulier une importance capitale — Michel Colbert s'est éloigné de l'enseignement traditionnel pour s'attacher de trop près aux conceptions bérulliennes. Il s'agit de la vertu de religion dont il traite dans sa lettre sur le culte de Dieu. Il fait en effet de la religion la vertu essentielle qui commande même les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité et il confond à peu près cette vertu avec le don de crainte. C'est contraire à saint Thomas et au Concile de Trente qui font de la foi le fondement de la crainte. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans cette lettre des beautés de détail, telle cette page sur la foi :

« Nous connaissons Dieu par la même voie qu'il se connaît soi-même, le Verbe divin est le moyen de l'une et de l'autre connaissance, avec cette différence que, pour faire connaître Dieu à lui-même, ce divin Verbe n'a qu'à se faire voir et à se présenter tel qu'il est en lui-même, parce qu'il est tellement semblable au Père qu'il n'est qu'une même chose avec lui : au lieu que pour nous faire connaître Dieu en se montrant à nous, il faut, pour rendre supportable l'éclat de cette vive image de la Divinité, que le Verbe éternel se couvre des voiles de notre humanité et qu'il se serve des ombres de la foi... » ¹¹⁾.

Toutes les lettres que nous venons d'analyser constituent un exposé théologique et spirituel où tous les fidèles pourraient tirer leur profit, encore que bien des passages s'adressent nommément aux religieux. Mais Colbert ne s'en tient pas là. Il expose, et très largement, ses conceptions sur la vie religieuse, tout particulièrement dans ses sept lettres sur l'esprit des vœux.

La vie religieuse étant une forme de vie chrétienne a son principe en Notre Seigneur lui-même qui a vécu dans une pauvreté extrême, a recommandé le détachement à tous ses fidèles, a exigé la désappropriation de ceux qu'il a choisis pour ses apôtres. De même il est venu comme une victime destinée à être immolée, a vécu dans un esprit de sacrifice et de mort, a prêché la pénitence et la mortification. Enfin il a été le modèle de l'obéissance, trouvant son aliment à accomplir la volonté de son Père. Les Apôtres sont entrés dans cet esprit et l'ont puisé dans sa source. Tous les chré-

¹¹⁾ Culte, p. 65.

tiens doivent vivre dans cet esprit de détachement, de mortification, de soumission, mais les religieux en font profession par leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. A chacun de ces engagements une lettre particulière sera consacrée. Sans doute n'y retrouverons-nous pas l'élévation des pages qui traitaient du salut dans le Christ et par le Saint-Esprit. Elles sont cependant lumineuses, conformes à la tradition ascétique de l'Eglise, suffisamment pratiques.

Sur la pauvreté, l'auteur nous rappellera la communauté primitive des biens terrestres, la restauration de cette communauté par la grâce dans l'Eglise de Jérusalem. Il citera largement saint Jérôme alléguant que les clercs, par là même qu'ils sont la part de Dieu et que Dieu est leur part et leur héritage, doivent ne posséder que Dieu et ne se laisser posséder que par lui.

« La tonsure qu'ils portent montre cette désappropriation de toutes les choses temporelles et un abandonnement de toutes les superfluités du siècle ; la couronne qu'ils ont sur leur tête marque leur royauté et la supériorité au dessus de tout par l'union qu'ils ont avec Dieu » ¹²⁾.

Saint Augustin rétablit dans l'Eglise l'esprit des Apôtres et nous avons, à proprement parler, la pauvreté religieuse. « Paix opulente puisque Dieu est le bien et la récompense de qui a tout quitté pour l'amour de lui » ¹³⁾. Grâce à la pauvreté on ne fait qu'un cœur et qu'une âme, on habite unanimement dans la maison de Dieu, on travaille en commun à son salut avec les mêmes combats, les mêmes travaux, les mêmes couronnes. C'est la vie la plus heureuse du monde à condition de la mener pleinement. Les Conciles, les sources canoniques montrent à l'évidence sur ce point la volonté de Dieu qui est aussi celle de l'Eglise. Nous ne manquons de rien, dit à ses religieux l'abbé de Prémontré, encore faut-il que nous demeurions dans l'humilité des pauvres, dans la dépendance à l'égard des Supérieurs, que nous sachions accepter sans murmure le manque de tel ou tel objet, vivre dans la confiance en Dieu. « C'est bon pour les riches de manquer. *Divites eguerunt*. La pauvreté est un droit de recevoir de Dieu » ¹⁴⁾. Finalement c'est aux pauvres qu'appartient le Royaume.

¹²⁾ Vœux, p. 44.

¹³⁾ Vœux, p. 59.

¹⁴⁾ Vœux, p. 92.

Hélas ! le malheureux pouvait comparer d'expérience la paix dont il jouissait comme maître des novices et comme prieur avec ses embarras d'Abbé Général, où, à la tête d'un des monastères les mieux rentés du Royaume, il était sans cesse, par suite de sa médiocrité d'administrateur, aux prises avec les dettes les plus criardes.

La lettre sur la chasteté est un peu plus décevante parce que, par une certaine pruderie sans doute, il n'a pas serré le problème. Il n'a vu dans cette vertu que le renoncement aux plaisirs des sens qui nous détachent de Dieu notre fin pour nous attacher misérablement à cette vie mortelle et périssable. Le mariage ne lui apparaît que comme un « procès éternel » ¹⁵⁾ dont il est heureux d'être délivré, de sorte que les raisons profondes du célibat ecclésiastique et religieux ne sont pas abordées. Il a pourtant un sentiment très vif des beautés de la Pureté chrétienne :

« Porter un corps plein de corruption et d'impureté et vivre dans ce corps comme si l'on n'en avait point ; vivre de la vie des anges comme si l'on était de purs esprits ; offrir nos corps à Dieu comme une hostie d'odeur agréable, c'est d'un mérite presque infini ; c'est où la gloire de l'homme peut aller ici-bas ; c'est un martyre auquel nous survivons pour jouir de sa gloire ; c'est le triomphe de la grâce de Jésus-Christ sur la concupiscence de l'homme ; c'est le fruit de sa Passion et de sa mort » ¹⁶⁾.

Ainsi, par un jeu de mots dont il n'est heureusement pas coutumier, « cette vertu angélique est le privilège de l'évangélique » ¹⁷⁾. Colbert insiste sur le fait que nos corps sont à Jésus-Christ, qu'il font partie de cette victime qui a été offerte sur la Croix pour le salut du monde. Il rappelle que le corps du chrétien est le temple du Saint-Esprit. « Quelle horreur de mettre des idoles dans le temple de Dieu ! » ¹⁸⁾. Il n'en est pas moins vrai que la chasteté se maintient par un combat continu où la grâce seule peut nous rendre vainqueurs. Les armes de cette lutte sont bien connues. Encore faut-il y recourir :

« Si de saints religieux... ont bien de la peine à se conserver dans la pureté, quel jugement faire de ces religieux tièdes, relâchés,

¹⁵⁾ *Vœux*, p. 109.

¹⁶⁾ *Vœux*, p. 109.

¹⁷⁾ *Vœux*, p. 111.

¹⁸⁾ *Vœux*, p. 136.

dissipés, immortifiés, pleins d'eux-mêmes et qui ne cherchent que leur satisfaction ? » ¹⁹⁾).

L'obéissance religieuse est un plus grand sacrifice encore et ne se comprend que dans l'amour de Dieu. Il s'agit de renoncer par amour de lui à sa propre volonté, à sa liberté et à sa propre conduite. L'avantage en est de ne faire que la volonté de Dieu, de vivre de la vie de Jésus-Christ qui n'était venu au monde que pour faire la volonté de son Père. Un excellent moyen pour ne point tomber dans le murmure, pour garder la paix et la tranquillité, c'est de ne jamais examiner ce que l'on nous commande par rapport à nous, mais par rapport aux vues que peut avoir le Supérieur qui n'a pas seulement à considérer le bien particulier, mais le bien de la Règle et de la communauté. Se soumettre est le moyen d'être maître de son cœur et de son esprit, de garder le calme et la paix. Chez le religieux obéissant, c'est Dieu qui raisonne et qui juge ²⁰⁾. C'est Dieu qui veut pour lui ²¹⁾. Les Supérieurs doivent faciliter cette obéissance en ne se faisant craindre de leurs sujets que lorsqu'ils font mal. « Hors ce cas la charité doit mettre une manière d'égalité entre eux » ²²⁾. Heureux le religieux qui reste fidèle à l'obéissance jusqu'à son dernier soupir ! Anéanti par cette admirable vertu, il rentrera et se retrouvera en Dieu pour être heureux pendant l'éternité.

Tout cela pourrait s'appliquer à toute espèce de religieux. Il est toutefois normal que Colbert pense tout spécialement à l'Ordre auquel il appartient et dont il a la charge. Il a vraiment pour Prémontré un profond amour :

« Notre Ordre est un ordre de salut, un chemin du ciel que la Providence a ouvert par le ministère de saint Norbert. Nous avons tous une obligation indispensable de le soutenir et de le faire subsister... Or le seul et unique moyen, c'est l'observance des vœux et des règles. Quel blâme ne nous attirerions-nous pas de la part de ceux qui nous suivront, si par notre négligence ils trouvaient ce saint Ordre, si florissant autrefois et si rempli de saints, péri et défiguré !... Il faut que les anciens, par une exacte et fidèle observance, inspirent aux jeunes le zèle de la discipline, que les jeunes se remplissent de ces saints règlements pour les laisser à ceux qui

¹⁹⁾ Vœux, p. 154.

²⁰⁾ Vœux, p. 182.

²¹⁾ Vœux, p. 186.

²²⁾ Vœux, p. 199.

les suivront et que par ce moyen notre saint Ordre se conserve jusqu'à la fin des siècles » ²³).

Bien qu'à la tête d'un Ordre pastoral on ne saurait dire que Colbert ait eu vraiment le sens de l'apostolat. Il conserva toujours sa mentalité de maître des novices et ne se préoccupa guère que de l'observance religieuse : les vœux, la Règle, les statuts. Qui les garde, disait-il, garde la parole de Dieu. Ce sont des émanations de la Sagesse et la Providence de Dieu. Le reste paraît lui être demeuré fermé. Il rappelle pourtant aux curés de son Ordre — il y en avait sept cents, rien qu'en France — des principes de pastorale qui sont de tous les temps et gardent une éternelle valeur. Il faut, écrivait-il

« pour travailler à l'édification du Corps de Jésus-Christ dans le gouvernement des âmes, une grande charité dans le cœur, une grande humilité dans l'esprit, une langue de feu qui porte Jésus-Christ et le forme dans les cœurs ; aimer Dieu et le prochain jusqu'à mourir pour lui comme Jésus-Christ est mort pour nous, et connaître notre indignité et notre incapacité pour un si haut ministère... » ²⁴).

Il ne faut donc pas chercher un bénéfice à charge d'âmes pour y trouver l'indépendance et les aises. Si l'on en possède un, ce n'est pas une raison de délaisser complètement la contemplation. La vraie règle est celle que donne saint Augustin : *Otium sanctum quaerit caritas veritatis, negotium justum suscipit necessitas caritatis* ²⁵).

Quand les lettres de Colbert ne serviraient qu'à nous faire voir quelle spiritualité austère et sérieuse on enseignait à Prémontré, cela ne serait pas indifférent, même en admettant que la faiblesse humaine ait tracé une marge assez spacieuse entre la doctrine et la vie quotidienne. Elles présentent cependant un autre intérêt. C'était l'époque où, jaloux d'avoir comme les autres ordres une spiritualité particulière, on s'efforçait de caractériser Prémontré par les dévotions — d'ailleurs éminemment catholiques — à l'Eucharistie et à la sainte Vierge. Elles avaient été les dévotions de la réforme grégorienne, le climat où avait vécu saint Norbert, elles étaient aussi celles de la Contre-Réforme du xvi^e et du xvii^e siècles.

²³) Salut, p. 150 sq.

²⁴) Vœux, p. 361.

²⁵) De civit. Dei, lib. 19, c. 19.

Certes Michel Colbert professe ces deux dévotions. Il parle éloquemment de l'Eucharistie :

« Quel bonheur pour nous de pouvoir offrir par nos mains à Dieu une victime toute divine, un Dieu comme lui... Mais il faut que ce divin Sacrifice soit accompagné du sacrifice de nous-mêmes ; ... nos passions, les plaisirs des sens, les biens périssables, la gloire, l'ambition, le faste du siècle... » ²⁶⁾.

N'est-ce pas l'écho du Pontifical Romain : *Imitami quod tractatis* ? Il glorifie aussi le sacerdoce du Christ, Prêtre éternel, victime inconsumptible ²⁷⁾.

De même il célèbre les paroles de Marie infiniment consolantes pour nous et pour tout le genre humain, puisqu'elles « attirèrent le Messie et le Sauveur du monde dans son sein » ²⁸⁾. Mais on sent qu'il évite soigneusement les particularismes. Ce qui lui paraît essentiel c'est de mettre au premier plan « les fondements du Christianisme », la grande tradition paulinienne et augustinienne.

Où a-t-il puisé sa doctrine ? Avant tout dans l'Ecriture sainte. Il la cite à tout instant, la traduit, la commente. Si son texte manifeste une préférence pour saint Paul et pour saint Jean, il allègue couramment les psaumes qui étaient sa pâture quotidienne à l'Office. Il est remarquable qu'il cite généralement les textes dans leur sens littéral. Pas d'accommodation. Très peu même d'allégorie, soit qu'il manquât de poésie, soit plutôt parce qu'il était déjà saisi par ce besoin de précision scientifique qui devait marquer le siècle dont il voyait l'aurore. Cela le rapproche assez de nous.

Dans ses premières lettres il ne cite habituellement parmi les Pères de l'Eglise que saint Augustin et, une ou deux fois, saint Bernard. Dans les lettres sur l'esprit des vœux il sent davantage le besoin de se fonder sur la tradition spirituelle de l'Eglise : Tertullien, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Clément, le Pseudo-Denys, saint Jean Climaque sont mis à contribution. Quelques allusions à la vie des saints : le véritable pauvre qui pourra dire en toute vérité : Notre Père qui êtes aux cieux se réfère à la vie de saint François d'Assise, mais les prédicateurs de la fin du XVII^e siècle auraient craint de manquer de sérieux et de gravité s'ils s'étaient laissé aller à conter des anecdotes ²⁹⁾.

²⁶⁾ Culte, p. 106.

²⁷⁾ Vœux, p. 464.

²⁸⁾ Vœux, p. 453.

²⁹⁾ Vœux, p. 57.

Dans l'ensemble Michel Colbert est surtout tributaire du Cardinal de Bérulle et de l'Oratoire de France. Le souci de s'appuyer toujours sur « les fondements du Christianisme », la place centrale et fulgurante donnée au mystère de l'Incarnation, le rapport perpétuel de l'homme à Jésus-Christ, la prépondérance prêtée à la vertu de religion, en sont des marques indiscutables. Bien qu'il fût docteur de Sorbonne, ce n'est pas de la théologie apprise à la Faculté qu'il tire sa vie, mais de cette théologie ardente et sublime que Bérulle avait instaurée et qui finissait alors de jeter son éclat.

Que dire de son style ? Limpidité, harmonie, sérieux, crainte de prendre « l'ombre pour le corps, la figure pour la vérité, les moyens pour la fin » ³⁰⁾ en sont les qualités primordiales. Il s'adresse à l'intelligence, fait appel par endroits à la sensibilité, mais n'a aucun souci de pittoresque. Il serait injuste d'attendre de simples lettres les périodes oratoires du style oral. La composition est claire mais non pas sans longueurs. Aussi bien a-t-il écrit ces pages dans sa vieillesse, à l'âge où l'on est volontiers prolixe.

Il reste étonnant que ces lettres soient demeurées lisibles, qu'elles soient même adaptées à notre goût moderne d'une spiritualité profondément chrétienne, fondée sur le sens littéral de l'Écriture et sur les richesses de la patristique, peu chargée de pratiques et de dévotions particulières. Ne dissimulons pas qu'elles décèlent en Colbert un supérieur manquant parfois gravement de psychologie. Écrire par exemple à ses curés qu'ils étaient des pasteurs sans mission parce qu'ils avaient tous intrigué pour se faire nommer, des religieux sans observance et sans pauvreté, n'était sans doute pas fait pour les attirer et pour les convaincre. Mais il est juste d'ajouter qu'elles nous montrent en Michel Colbert un homme d'une foi profonde, familier avec la Parole de Dieu, sentant lourdement ses responsabilités de chef devant le Souverain Juge, vivant d'un véritable amour pour son Ordre, préoccupé de la vie spirituelle de ses fils. Heureux si, au lieu d'être chargé de la crosse de saint Norbert, il eût continué de former, dans l'Abbaye-mère, ses jeunes novices pour faire d'eux une « nouvelle créature en Jésus-Christ ».

Fr. PETIT, O. Praem.

Mondaye.

³⁰⁾ Salut, p. 34.